

Inoubliable Symphonie



# Inoubliable Symphonie

*Wendy Baqué*

Tous droits réservés ©

Wendy Baqué

Couverture libre de droit Canva

ISBN: 9789463862189

© Wendy Baqué – tous droits réservés

## PROLOGUE

*Je regarde l'immense scène du Carnegie Hall, entourée de dorures et de fauteuils de velours rouge. Les luminaires du plafond étincellent de mille feux, m'éblouissant faiblement. Mes yeux se plissent par réflexe. Depuis les coulisses, je peux apercevoir le public prendre place. Il est composé d'hommes en costards noirs et de femmes aux robes et parures somptueuses. Tous les hauts placés, grands investisseurs et personnalités célèbres de New York se sont, au moins une fois, retrouvés sur ces sièges, à écouter ma musique et regarder les danseurs. Tenant fermement mon violon dans mes bras, je trépigne. Je suis la première à entrer en scène et tout ce monde m'intimide encore, même après une bonne vingtaine de représentations. L'odeur douceâtre d'ancien et de bois vernis me chatouille les narines, tout comme la poussière qui danse dans les faisceaux lumineux. J'inspire longuement afin de tenter de m'apaiser, en vain. Mon cœur bat toujours aussi vite, tout aussi rapidement que lorsque je passais mes premières auditions au Conservatoire de Paris.*

*Le noir tombe sur la salle et les murmures des spectateurs s'amenuisent. Seul un halo éclatant reste au milieu de la scène. Je m'élançe alors, dans un bruissement de soie que provoque ma robe bleu nuit. Elle scintille sous l'éclairage tamisé, me parant de mille étoiles. Je place délicatement l'instrument de bois luisant sur mon épaule et cale mon menton à l'emplacement prévu à cet effet. Le public applaudit et je souris. Angie, dont la chevelure d'or rebondit sur ses frêles épaules, vient me rejoindre et s'assieds sur le siège du grand piano à queue, placé à gauche de l'estrade. Elle aussi se prépare en positionnant ses doigts délicats au-dessus des touches noires et blanches. Dans l'assemblée, le silence se fait. Pas une personne n'ose toussoter. Je prends le temps de*

*respirer calmement. Je regarde ma pianiste d'un air entendu et, d'un commun accord, nous commençons à jouer.*

*L'histoire de ce duo de piano et violon remonte à loin. Il a aussi traversé les épreuves et les tempêtes. J'ai dû batailler afin d'avoir le droit de le jouer, lui et tous les autres morceaux qui accompagnent ce que le groupe aime appeler un « classique opéra rock », composé de ballets dansés et de pièces chantées, alliant sons électriques de la guitare de Thomas et de la batterie d'Arthur. J'interviens aussi avec eux sur de tels morceaux, arborant avec fierté ce violon électrique aux formes épurées, que j'ai déniché dans cette petite boutique d'instruments sur les bords de Seine. Nous bousculons les codes du genre avec ce spectacle, racontant notre histoire, avec nos chansons. Nous avons été très bien accueillis. Notre production a bénéficié d'un succès médiatique d'envergure planétaire. Ce qui nous est advenu – enfin, ce qui m'est arrivé, la principale auteure et compositrice de la plupart des morceaux – y a joué une grande influence, ce qui me désole encore aujourd'hui. Ils se sont servis de ma souffrance pour faire vendre notre art. Qu'y puis-je si ce qui plaît aux gens est le scandale et le malheur des autres ? Ils viennent tous voir mon soi-disant traumatisme transformé en grand spectacle.*

*Je regarde Angie et, surprise, à sa place, je le vois, lui. Lui et ses yeux bleus rivés sur le clavier, lui et ses lunettes rondes posées avec délicatesse sur son nez, lui et ses cheveux bruns et frisés qui se meuvent au rythme de ses mains, lui et ses doigts graciles, habiles, qui courent entre les touches de son instrument majestueux. Les larmes me montent aux yeux. C'est son anniversaire, aujourd'hui. Enfin, l'anniversaire de sa mort. Il ne faut pas que je pleure ! Sinon, je vais gâcher le morceau, perdre le tempo ! Pourquoi revient-il à présent ? Je donne un coup d'archet et ma vision se brouille. Mon amie, ayant remarqué mon trouble, me regarde en arborant un air discrètement interrogatif. Tout va bien, Angie, tout va bien. Je continue de jouer, me concentrant sur mes émotions plus que*

*jamais. Rudy, que dirais-tu si tu nous voyais aujourd'hui, sur cette scène prestigieuse qui t'avait fait fantasmer, toi aussi ? Que penserais-tu de ce que nous avons construit à l'aide de ton art ? Me féliciterais-tu d'avoir, envers et contre tout, réalisé mon rêve le plus cher ?*

*Les chorégraphes font leur entrée dans un décor romantique, digne des plus beaux tableaux de la Renaissance. Allier danse et musique était une idée de Thomas. J'espère qu'elle lui aurait plu. À la fin du morceau d'ouverture, le public applaudit. À nouveau, nous les avons conquis. Je salue à plusieurs reprises, accompagnée d'Angie venue à mes côtés. Nous disparaissions ensuite dans les sombres coulisses, pour laisser place au reste du groupe et au ballet de danse moderne. J'irai les rejoindre dans quelques instants, avec mon nouvel instrument. Cependant, en ce soir anniversaire, je ne peux m'empêcher auparavant de songer à tout ce que nous avons traversé, le groupe et moi, mais surtout Rudy. Rudy qui n'est plus là.*

## CHAPITRE 1 : Rudyard

J'en avais pourtant fait des postes de remplaçant, mais jamais dans un collège de *bobos*. Celui au sein duquel je me rendais dans cette banlieue parisienne était un des plus prestigieux, où étaient rassemblées les grosses têtes catégorie *bourgeois-bohème* de la triade Neuilly-Clichy-Passy ! La crème des crèmes. Enfin, je ne savais même pas si dans leur milieu on bouffe de la crème. Ça faisait plutôt *Famille Groseille* que *Le Quesnoy*, ça, la crème !

J'avais accepté ce taff en ultime recours, car je commençais à avoir du mal à joindre les deux bouts depuis mon dernier salaire qui datait de trois mois. J'étais jeune, musicien, j'aimais faire la fête, donc le boulot passait un peu à la trappe, mais il fallait bien que je gagne ma vie si je voulais continuer ainsi. Le jour, en général, j'étais Monsieur Bukater, prof de musique dans différents collèges et lycées. La nuit, j'étais Rudyard, guitariste déjanté et souvent bourré – ou shooté, au choix ! –, dans un groupe de rock se produisant dans les différents clubs de la Capitale. J'aimais cette vie un peu paradoxale.

Ce matin donc, un peu reposé quand même au préalable afin d'essayer de faire bonne figure au moins le premier jour de boulot, j'entrai dans ce collège. D'apparence cossue, il portait le nom d'un grand écrivain que je ne connaissais même pas et que je m'empressai d'oublier. C'était impressionnant ! D'un immense hall empestant le produit ménager et le cirage partaient plusieurs escaliers de marbre, tout était d'une extrême propreté. Les élèves étaient en cours, il n'y avait aucun bruit... mis à part mes chaussures neuves qui couinèrent sur le sol si lustré que je pus me mirer dedans. On se serait cru dans une maison hantée rénovée. Ce genre de lieux froids m'avaient toujours inspiré une absence

d'humanisme au plus haut point. J'en frissonnai d'ailleurs, hésitant de prendre immédiatement mes jambes à mon cou, quitte à me nourrir encore de raviolis en boîtes et à faire la manche avec ma guitare les prochains mois ! Pendant que je m'extasiai devant cette netteté ridicule et brillante, une dame en tailleur gris perle s'avança vers moi en faisant claquer ses talons, sans doute sortie d'une des multiples portes qui longeaient le corridor. Chacune d'elles était estampillée de lettres d'or.

— Monsieur Butaker ? questionna la petite femme trapue à mon attention.

Elle avait une voix aiguë et irritante, sévère. Le genre de vieille un peu pète-sec, comme on en voit tant dans les films. Intimidé, je lui répondis :

— Euh... Oui, oui, c'est moi ! Enfin, c'est plutôt Bukater, mais j'ai bien compris que c'était à moi que vous parliez.

Mon interlocutrice ne releva mon intervention que par un petit raclement de gorge presque inaudible, semblant signifier une sorte d'outrage masqué de pudeur. Après tout, peut-être que chez eux, ce n'était pas grave de ne pas appeler correctement quelqu'un par son nom de famille.

— Suivez-moi alors, des élèves vous attendent pour la prochaine heure de cours et je dois encore vous donner votre emploi du temps et le règlement du collège. Vous êtes en retard, j'espère pour vous que c'est la dernière fois que cela se produit, scanda-t-elle en faisant volte-face.

Ses paroles résonnèrent comme dans une cathédrale dans le grand hall. Je regardai ma montre. En effet, j'avais

exactement quatre minutes de retard parce que je n'arrivais pas à trouver une place de parc pour ma *deuche* dans le quartier. Il fallait dire qu'en plus, le stationnement s'avérait y être payant, et que j'avais dû chercher un emplacement illégal sur un trottoir. Je priai alors pour que mon véhicule s'y trouve encore ce soir lorsque je finirai cette déjà harassante journée de labeur. Je sentis que je n'allais pas faire long feu dans ce collège. J'espérai qu'il ne s'agissait que d'un mauvais pressentiment. J'aurais voulu ne jamais accepter ce poste, car rien que la petite vieille programmée comme une montre suisse me donna l'envie de gerber. Quelqu'un comme moi n'avait pas sa place ici !

J'écoutai la directrice adjointe me déblatérer son fichu règlement intérieur, qui ressemblait davantage à un texte de loi ou un extrait du Code du Travail en version augmentée, pendant trois quarts d'heure. J'eus largement le temps d'observer son bureau fleurant le renfermé dans les moindres détails. Bien que meublé sommairement, certains bibelots d'une laideur absolue réussirent à retenir mon attention afin de ne pas m'ennuyer. Puis la sonnerie retentit et je fus lâché dans un flot d'élèves, livré à moi-même dans un autre monde. La salle de musique se situait au deuxième étage, numéro 202b, au fond d'un énième couloir de carrelage saumâtre, que je parvins à trouver par miracle. Une vingtaine d'élèves m'attendaient déjà en rangs d'oignons devant la porte. Cela me fit sourire, car la dernière fois que j'avais fait ça, j'étais personnellement à l'école primaire ! Tous me zieutaient. Je ne sus décrypter leur expression. Peut-être un mélange de curiosité et d'amusement. Une chose m'apparut alors certaine : il ne s'agissait pas de haine, cette haine puérule envers tout corps enseignant que j'avais sentie braquée sur moi au sein des autres établissements où j'avais exercé naguère. Je me permis de souffler, car les petits m'apparurent moins guindés et hostiles que ma supérieure hiérarchique. Tête baissée, je les fis entrer dans la classe.

J'étais habitué au chahut à chaque début de cours, aux situations où je devais faire preuve de patience et de fermeté à coup de menaces de renvoi, de mots acerbes dans le carnet destiné aux parents et d'heures de colle, mais là, ils se contentèrent de s'asseoir sans un mot à leurs places respectives et de sortir leurs affaires. Qu'avais-je alors en face de moi ? Allais-je faire cours à des muets ? Que leur avait-on donné pour qu'ils soient si sages ? Ce n'était pas un comportement normal pour des marmots de cet âge-là !

Reprenant mon courage à deux mains, car ce ne sont pas des gosses de riches qui vont me faire perdre mon sang-froid – pas plus que d'autres mômes, d'ailleurs ! –, je me présentai plus ou moins, comme à chaque nouvel emploi que je commençai :

— Je m'appelle Monsieur Bukater, je remplace votre ancien professeur qui est parti à la retraite. Est-ce que l'un d'entre vous peut me dire où vous en êtes dans le programme ?

Là non plus, il n'y eut pas de prise de parole sans qu'elle fût accordée, pas de dizaines de réponses clamées comme à mon habitude. Non, juste une majorité de mains levées attendant d'être sagement interrogées. Sceptique, je désignai alors maladroitement un jeune garçon blond assis au rang de devant.

— Nous étions en train d'étudier les notes composantes de la gamme de Fa majeure.

Je pris quelques secondes afin d'assimiler les paroles du petit blond. Ce fut comme s'il y eut un énorme vide dans mon cerveau. Un vide sidéral. Moi qui avais fait de la musique toute ma vie, je fus à présent foutrement incapable de me rappeler de ce qu'était qu'une gamme, surtout de Fa et d'autant plus si elle était majeure. Ce fut tout juste si le

meuble se situant devant moi ressemblait à un piano à mes yeux. Pour me donner une contenance et essayer de me ressaisir, je feuilletai distraitemment un de mes épais bouquins de partitions que je sortis de ma besace en cuir.

— Monsieur, il aurait fallu que vous fassiez l'appel, me fit remarquer encore le petit blondinet, de sa voix nasillarde et haute perchée qui agressait déjà mes oreilles.

Parlaient-ils tous comme ça ? Je soupirai d'aise, face à tant de maîtrise de la langue française à un si jeune âge, malgré la tonalité irritante de cette voix. Cela me changerait des insultes à longueur de journée ! Sans trouver quoi dire d'autre qui me ferait davantage passer pour un incompetent maladroit, je pris donc la liste de classe et énumérai des noms de famille plus prétentieux les uns que les autres.

— Arnould Matthieu ?

Il était présent, justement le garçon que je venais d'interroger.

— Beaussier Marie-Claire ?

Là aussi, même bien présente avec sa tignasse blonde et ses ongles roses et brillants. Digne d'une couverture du magazine éponyme. Je ris intérieurement.

— Bernard Grégoire ?

Un petit brun à lunettes au fond de la classe me répondit par la positive.

— Cressard-Perchet Philomène ?

Une jeune fille aux allures asiatiques et à la chevelure d'un puissant noir de jais, installée au premier rang, me fit constater que son premier nom lui suffirait.

— De Villers June ?

Présente. Un nom de bourge avec un prénom d'angliche, pas commun. L'air las et la tête déjà tournée vers la fenêtre, mais là. C'était la seule qui ne me prêtait pas plus attention qu'à sa première chaussette, ce qui me mit immédiatement à l'aise, sans que je puisse en expliciter la raison. Il fallait dire que les autres élèves me scrutaient comme une apparition divine, ou le diable en personne, depuis le début de l'heure.

Je continuai ma liste de noms, jusqu'à constater que les vingt-sept élèves de la troisième A étaient tous présents. On ne s'en serait pas douté ! Je les avais observés les uns après les autres, afin de me mettre les prénoms dans la tête, bien que j'appris plus tard dans l'heure qu'ici, on n'appelait pas les élèves par leurs prénoms, mais par leurs respectueux patronymes. Merci les noms composés et à rallonge pour ma courte mémoire ! Je fis alors mon cours au sujet de la gamme de Fa majeur – j'avais fini par m'en rappeler toutes ses propriétés – tant bien que mal, m'efforçant de parler intelligemment et de soigner au mieux mon vocabulaire. À la fin de l'heure, les élèves semblaient avoir apprécié et ne pas s'être trop ennuyés. Peut-être était-ce une apparence cordiale qu'ils arboraient en permanence. Décidément, ce jeudi allait être une longue journée ! Il me restait encore six heures de cours avant de pouvoir enfin rentrer chez moi et me prendre une bonne bière. Ce fut alors que la jeune De Villiers passa près de mon bureau, où je m'étais mis à rêver.

Je l'avais étudiée longuement et en avait conclu qu'elle était différente de ses camarades. Certes, cet air contrit et hautain se lisait en permanence sur son visage, mais peut-être un peu moins que ses autres camarades. Elle avait aussi cette manière d'être absente, tout en faisant semblant d'être attentive à la leçon. Sans doute devait-elle se languir de son amoureux qu'elle irait retrouver une fois ses devoirs achevés. Il existait des gens comme ça, on ne saurait dire pourquoi, mais ils dégagent une certaine aura qui les

rendaient spéciaux, apaisants, attirants. Un truc assez spirituel qu'aucun mot ne pourrait décrire. Et c'était éminemment le cas de mademoiselle June De Villiers, beauté inaccessible aux cheveux de feu. Elle me rappelait le bon temps, quand j'avais son âge et que je croyais encore à l'amour. Dans son regard bleu brillait un éclat propre à ceux qui détenaient une forte ambition et qui possédaient envie de se battre afin de parvenir à leurs fins. Quelles étaient alors tes aspirations, belle et mystérieuse jeune fille en devenir ? J'avais rarement – si ce n'est jamais – vu cela chez un enfant de son âge. Décidément, cette petite m'intriguait, elle n'était peut-être pas perdue dans ce monde où l'argent est roi, l'apparence reine et le luxe prince. J'avais envie de la connaître davantage au fond de moi. Parce que nous étions dans le même cas : parallèlement opposés.

## CHAPITRE 2 : June

Le jeudi, en deuxième heure de cours, j'avais musique. J'appréciais beaucoup les enseignements pédagogiques et ludiques de monsieur Malzieu, notre ancien enseignant, parti à la retraite la semaine passée. Il était un spécialiste du piano, pouvait tout jouer les yeux fermés, en balançant timidement son corps au rythme de la mélodie. Et puis il détenait une voix fabuleuse, forte et claire, capable de tout chanter ! Cependant, l'Académie l'avait jugé trop vieux pour continuer d'exercer sa passion : apprendre et transmettre la magie de la musique.

Il me manquait, mais qu'y pouvais-je ? Qu'y pouvais-je, oui, si l'on remplaçait les gens comme on changeait un balai d'essuie-glace qui avait trop servi, comme une ampoule qui n'éclairait plus assez ou une machine obsolète ? Je le savais, les programmes éducatifs changeaient et l'on croyait qu'à partir d'un certain âge, il valait mieux rester chez soi, à devenir sénile, et ne plus être utile à la société. Ah, les lois de l'utilité sociale !

Ce matin, nous devions rencontrer notre nouvel enseignant, et je me demandai sur quel type de musicien nous allions tomber. Aimerait-il la musique classique, ou nous ferait-il, je l'espérais, découvrir la musique contemporaine ? Ce fut alors que nous attendions tous en rang devant la salle que je vis apparaître au fond du couloir un petit homme, l'air complètement perdu, ce que je comprenais vu la grandeur de l'établissement. Au fur et à mesure qu'il approchait, je pus distinguer qu'il était jeune, une trentaine d'années au plus. Peut-être un peu moins, ou tout juste. Il n'était pas vêtu d'un costume de feutre gris à l'instar de notre ancien professeur, mais portait un pantalon noir bien repassé, quoique pas à sa taille – le bas retombait

en accordéon sur ses chaussures qui se trouvaient être de ces *Converses*, comme celles que portaient mon frère –, ainsi qu'un banal T-shirt blanc qui avait le mérite d'être uni, et non pas orné d'écritures sans intérêt.

Il était intéressant dans son genre, pas du tout à l'aise dans ce qu'il faisait. Un peu gauche dans sa manière de se tenir et de marcher. Comme s'il était un poisson sorti de l'eau. Oui, c'était cela : un beau poisson aux yeux outremer et à la tignasse brune, indisciplinée et adorablement frisée. On voyait qu'il était habitué à enseigner dans les écoles publiques. Intéressant, dans le sens original, hors du commun. Sa maladresse avait quelque chose de touchant, vraiment. La manière dont il parlait de la musique excusait néanmoins toutes ses gaucheries. C'était un passionné, ça se voyait, ça s'entendait ! Sa voix était celle d'un enfant, malgré son timbre grave. Durant le cours, je me surpris à délaissier ma sonate pour écouter réellement ce qu'il essayait tant bien que mal d'enseigner. J'aurais aimé pouvoir critiquer notre nouveau prof, avoir une raison de ne pas l'apprécier, en plus du fait qu'il remplaçait mon cher professeur, même s'il n'y pouvait sans doute rien. Le fait était que je ne vis pas l'heure passer avec monsieur Bukater et que j'en oubliai d'écrire ma sonate. Il était indéniablement intéressant !

Quelle ne fut pas ma surprise quand, à la fin du cours, il m'apostropha lorsque je passai devant son bureau, où divers documents s'entassaient déjà sans ordre apparent :

— Mademoiselle De Villiers ?

J'hésitai un moment à répliquer, étant habituée à être invisible auprès de mes professeurs et à sortir dans les premiers de la salle de classe, même en musique. De plus, jamais un enseignant ne m'avait apostrophée personnellement de toute ma scolarité. Que me voulait le nouvel arrivant, déjà, dès le premier cours ? Était-ce donc impossible de passer inaperçue et de me fondre dans la masse, comme j'avais réussi à le faire jusqu'alors ?

— Oui, monsieur ? répondis-je, intriguée.

### CHAPITRE 3 : Rudyard

La petite June fut bien surprise lorsque je l'interpellai. Elle eut d'abord un mouvement de recul, puis parut perdue. Mes paroles étaient sorties de ma bouche sans que je ne m'en rende trop compte. Elles résonnaient encore dans le néant de la salle de classe à présent vidée de tous ses élèves et agréablement silencieuse. Je ne pouvais plus reculer, j'étais à présent obligé de lui demander ce que je voulais, bien que je ne sois plus trop sûr de le vouloir. La voir en face de moi me faisait douter de sa non-ressemblance avec les autres, de l'éventualité qu'elle ne soit pas juste *classe* dans l'apparence, mais aussi dans sa tête. Qu'elle ait ce *quelque chose* en plus. L'image d'elle qu'elle renvoyait cachait ce qu'elle ne souhaitait pas montrer, bien trop habile. Peut-être avais-je déjà trop rêvé... Et puis, qu'importe ? J'étais son professeur, oui, son professeur. Elle devait avoir quoi ? Quatorze, quinze piges, tout au plus ? Rudyard, mon pauvre, crois-tu pouvoir trouver en cette gosse la femme qui te tiendra compagnie toute ta vie ? Tout au plus si cette gamine te vrillera le cœur jusqu'à ce que tu en crèves !

Faisant taire mes voix intérieures, je lui souris d'abord. Ce fut sans doute ce qui la fit réagir. En plus d'être absolument sublime et de disposer d'une grâce mélancolique, elle possédait une belle voix. Nos regards se croisèrent. Je pus ainsi distinguer que ses yeux étaient bleus, presque turquoise. La poussière dansait dans un rayon de lumière jaunâtre, filtrant par les fenêtres encrassées du dernier étage. Tous les autres élèves avaient quitté la classe, car c'était l'heure de la récréation. Il ne restait plus que nous. Ne souhaitant pas la retenir davantage, je lui dis d'un air faussement dégagé et qui se voulait complice :

— Ils sont toujours ennuyants comme ça tes camarades ?

Dite comme cela, ma phrase me semblait pitoyable, comme si j'avais fait tomber une relique dans une église en lâchant un « *oups, pardon !* » hâtif. Bravo, mon cher Rudy, voici ton premier bide de la journée ! Je craignis que la petite me réponde sèchement que ce n'étaient pas des questions qui se posaient ou un truc du genre, mais non. À mon grand étonnement, et pour mon plus immense bonheur, June sourit, elle aussi ! Dans un soupir, sans perdre sa grâce qui lui était propre, elle rétorqua, tout à fait d'accord avec ce que j'avais voulu lui dire implicitement :

— Oui, monsieur, malheureusement ! On s'ennuie facilement quand on nous a élevé avec une tête déjà toute rangée.

Le silence s'installa entre nous. Que répondre à cela ? La jeune fille regarda alors sa montre dorée en découvrant son délicat poignet d'une blancheur marmoréenne, puis s'excusa :

— Je ne veux pas vous retarder, monsieur, mais il faut moi aussi que j'aïlle en récréation m'aérer l'esprit pour le prochain cours.

Troublé, mais heureux de notre petite conversation, je lui dis de filer d'un geste hâtif de la main gauche. Je la vis disparaître par l'encadrement de la porte. Ma dernière vision d'elle fut très bucolique : ses cheveux longs volant derrière elle et se reflétant dans la lumière de ce petit matin, comme des éclats de soleil orange. Comme une apparition divine, elle s'envola. Hébéété, me reprenant, je me donnai une claqué virtuelle en me traitant de sale psychopathe pervers.

Je restai dans ma salle pendant toute la récréation, appuyé sur le piano qui résonnait à chaque fois que j'osai bouger. C'était un vieil instrument dont le bois craquait, mais qui semblait parfaitement accordé. De son bois émanait une fragrance mêlée de vernis et de vieille bibliothèque, odeur rassurante qui ravissait à présent mes narines. Quel pouvait bien être le secret de June pour s'évader de ce monde ou tout est prévisible ? Et – oh, seigneur Dieu, pour la première fois que je t'invoque et je te prie ! – qu'avait-elle de si spécial pour me faire tourner la tête ainsi ?

## CHAPITRE 4 : June

Quand je sortis de la salle 202b, j'étais complètement troublée. Qu'avais-je fait ? Je m'étais confiée à un parfait inconnu sur quelque chose qui, comme le veulent les strictes règles de notre monde, m'était interdit, c'est-à-dire d'absenter mon esprit durant les cours. À un professeur en plus ! Mais qu'avais-je fait ? Il allait sans doute en référer à ses collègues qui me verraient maintenant d'un autre œil et ne pourraient s'empêcher de s'acharner sur moi pour me rappeler à l'ordre. Et là, adieu ma sonate. L'un de mes cauchemars récurrents était celui d'un professeur brandissant mon cahier de partitions à toute la classe, faisant tomber quelques pages volantes, et traitant mon art de ridicule. D'un autre côté, c'était le professeur lui-même qui m'avait adressé la parole en premier, me dis-je, en toute mauvaise foi.

Quelle sotte ! Mais peut-être que monsieur Bukater n'était pas comme cela, après tout. Il m'avait semblé sincère et, d'après la question qu'il m'avait posée d'emblée, il ressentait déjà cet ennui que je n'aimais pas et que je fuyais. Néanmoins, ce n'était sans doute qu'une simple question de nouveau professeur afin de mieux connaître sa classe. Il fallait que j'arrête de projeter mes propres aspirations sur les autres. J'étais unique et personne ne pouvait ressentir ce que je vivais en mon for intérieur. Je ne souhaitai alors pas me rendre dans la cour de récréation, où il y aurait ce brouhaha infernal et discordant, où tout le monde échangerait des banalités, en profiterait pour réviser les cours ou planifier leur week-end et leurs soirées déjantées. De toute façon, j'allai, comme d'habitude, me retrouver seule mentalement à écouter ces deux prétentieuses de Déborah et Marie-Claire devant les toilettes des filles.

Je ne me sentis pas bien. Je me réfugiai donc dans les sanitaires de l'étage où, à l'intercours, les élèves pouvaient se rendre au plus vite. Il n'y avait, bien entendu, personne. Dans ce lieu aux murs éclatants, empestant la javel, je m'assis sur la cuvette fermée et repliai mes genoux dans mes bras, plissant mon petit nez en trompette. J'avais le sentiment qu'ici, tout pouvait arriver, personne ne pourrait me trouver.

Je me remis à penser à monsieur Bukater. Il m'apparaissait unique en son genre. Je n'avais jamais vu de professeur aussi désordonné dans sa tenue que dans son travail. Mal assorti aussi, devrais-je dire. Ça se voyait qu'il avait fait l'effort de mettre cet ensemble, ça aurait pu passer, mais il aurait pu se coiffer. Et puis il avait utilisé cet adjectif *ennuyant* qui n'existait que dans certaines régions francophones, comme au Québec. Cet écart de langage me fit sourire. Il avait ce côté *gueule cassée*, cet air de ne pas savoir comment vivre, comme un homme qui réapprendrait à marcher après de longues années sur un fauteuil roulant et cette manière gauche dans sa façon de parler qui laissait entrevoir un certain souci de bien faire. Cependant, son regard transparaisait une force, une rage contenue de tout envoyer balader. Comme je le comprenais !

Il avait une tignasse bouclée et apparemment indomptable qui lui faisait comme un *afro* brun. Une sorte de clown triste, sans son déguisement. Mais tout cela lui était encore excusé. De toute manière, je m'en fichai, c'était pour lui que ça allait être dur ici ! Quand nos regards s'étaient croisés, à travers ses lunettes, j'avais remarqué ses yeux, ils étaient grands et bleus, très lumineux avec toujours cet air de petit garçon perdu, mais sûr de lui. Il était différent de tous les adultes que j'avais pu croiser. Qui était-il ?

Je me faisais des films. C'était un professeur, quelqu'un de supérieur à ma position hiérarchique à qui je devais obéir et rien d'autre. La fin de la récréation sonna et je sortis de ma cachette, afin de me rendre devant la salle de

mathématiques, mon prochain cours. Au fond de moi, je me dis que l'attente allait être longue jusqu'au jeudi suivant.

## CHAPITRE 5 : *Rudyard*

La journée fut longue. Durant la pause de midi, je sortis de l'établissement pour aller manger un sandwich dans un parc situé dans le quartier, à la place de m'entasser dans un réfectoire bruyant et sentant le graillon, comme mes collègues. Je ne fis leur connaissance qu'à la pause de l'après-midi, bien obligé de me rendre dans la salle des profs, afin de me présenter, par politesse. Dès que j'entrai, tous cessèrent de converser pour me regarder. Ils continuèrent ensuite à échanger des messes basses. Je n'eus même pas besoin de me dévoiler, madame la directrice adjointe l'avait apparemment déjà fait à ma place ! Et pas en des termes élogieux, au vu de leurs regards méfiants. Qu'y pouvais-je si mon costard était, non pas signé par Armani, mais par la sous-marque de Carrefour ? Je soupirai. D'un côté, tant mieux si les choses se passaient ainsi, je n'aurais pas davantage à me frotter à cette bande de vieux radoteurs du système scolaire de l'avant-guerre, embourbés dans le luxe de leurs bonnes manières !

Et puis, plus vite que je ne l'aurais cru, l'heure de la délivrance vint. Il était dix-sept heures quand je quittai l'établissement pour aller chercher ma voiture là où je l'avais laissée, à quelques pas d'ici. Je me retrouvai sur le trottoir opposé à une bande composée de mes élèves de troisième, les premiers que j'avais rencontrés à mon arrivée. Au centre, une tignasse rousse se distingua, puis je remarquai qu'elle fut rapidement quittée par les autres, sans un salut ni un au revoir. June marchait droit, la tête haute, et fonçait, souriante, l'air de se foutre complètement de ce qui l'entourait, un casque sur les oreilles. Musicophile et solitaire, la petite rouquine ? Elle marquait encore un point dans mon estime !

Je me trouvai trop vite devant ma deuche, forcé d'arrêter de suivre cette fille comme un espion. Qu'étais-je en

train de faire, bon sang ? Psychopathe pervers, et maintenant, stalker ? Aussitôt entré dans mon véhicule, je mis l'autoradio à fond afin d'essayer de chasser ces idées loufoques qui m'étaient venues à l'esprit. Je démarrai avec *I Can't get No, Satisfaction* ! me perçant presque les tympan, et dépassai June sans même la regarder. Je voulais rentrer chez moi, persuadé que j'étais vraiment taré comme mec, ce qui devait être un peu vrai. Je pensai à mon chat qui m'attendait dans mon appartement. Il s'appelait Keith en hommage au guitariste des Rolling Stones, Keith Richards, que j'admirai depuis que j'étais gosse. Ce type était un génie. J'avais nommé mon chat comme lui parce que quand je l'avais trouvé, miaulant à la mort dans une ruelle sombre, coincé dans un carton, seul survivant au milieu des cadavres de ses frères et sœurs, il avait le même regard que Keith. Je ne saurais dire pourquoi. Et puis il fallait bien un chat *rock and roll* pour un mec comme moi. Ce nom lui seyait à merveille.

À l'autre bout de Paris, dans un des vieux et pauvres quartiers, au dernier étage d'un immeuble, davantage vétuste que délabré, je mis enfin la clef dans ma serrure et appréciai démesurément le bruit de celle-ci. Elle tourna et ouvrit la porte du paradis, comme après chaque journée de travail, mon petit rituel pour faire durer le plaisir de la liberté. Toutefois, j'étais obligé de travailler. Mais travailler pour qui, pour quoi ? Le fric, ça permettait tout, sauf qu'à la longue, ça tuait. C'était con. On donnait toute sa vie déjà trop courte au fric, en fait ! Saint Fric, tu ruinais mon existence ! C'était humiliant quand même, dédier sa vie à une merde pareille, devenir esclave, puis plus rien. Tas de poussière agglomérée qui finit sur la cheminée, entre la photo du chien et de fleurs en plastique, dans une jolie petite boîte ornementée. Ou alors dans une caisse en bois vermoulu, couronnée d'une épitaphe bien niaise. Tout compte fait, j'aimerais qu'on balance mes cendres dans la mer. Ou alors, mon fils – encore faut-il que j'aie un fils ! – me fumera, comme on raconte si bien que

Keith Richards a fumé son propre père. En fait, dans la vie, tout revient à Keith Richards. Et cette constatation était alors plutôt cool.

Bien sûr, j'avais plein de fois réfléchi à tout quitter et à me barrer sur les routes, avec ma guitare et mes chansons comme un saltimbanque, ou un troubadour plutôt, mais ça, ce n'était plus possible maintenant. Soit on passait pour un fou, soit on se faisait renvoyer direct d'où l'on venait par les poulets ! C'était possible à l'époque des *beatniks*, peut-être encore au temps de l'espoir hippie, mais plus dans notre temps de surconsommation !

Vite, une clope ou autre chose de plus fort, même. Ça devenait urgent. Dans la journée, je pouvais m'en passer, mais le soir, seul chez moi, ça devenait indispensable. Oublier, tout oublier et continuer. Demain serait un autre jour, encore un de plus.

Ce soir, je ne pouvais même pas voir le groupe, ils étaient tous occupés avec leurs gonzesses ou le boulot. Ils ne croyaient plus qu'on pouvait vivre de la musique : ils venaient jouer juste pour le plaisir et la bière après. Moi, c'était un plaisir aussi, mais c'était une vocation, une façon de s'évader, comme la *coke* ou l'*héro*. Shooté au rock, c'était pas encore plus beau, ça ?

## CHAPITRE 6 : June

Rentrer à la maison, enfin. Mais pas trop vite, savourer le petit vent frais qui me caressait le visage, m'apportant les odeurs de la ville, et écouter de la musique. Et puis fuir le collègue, éviter Marie-Claire, Déborah, et les autres. Leur parler serait perdre du temps. Je sortis mon baladeur de sa pochette où il attendait sagement toute la journée. La musique anéantit tout : la rue tout entière, chaque passant, les arbres, les nuages, les voitures. J'eus l'impression d'être dans un clip, que tout l'orchestre symphonique jouait derrière moi et que j'ouvrais la marche. Je fus enfin seule. Tout pourrait arriver autour de moi, je ne serais pas de ce monde. Ma maison étant à deux rues du collègue, le chemin s'avéra relativement court, alors je pris maints détours pour flâner.

J'avais bien vu monsieur Bukater prendre le volant d'une voiture assez vieille, qui émettait de drôles de bruits en démarrant difficilement. C'était bien le genre de véhicule que je l'imaginai conduire. Puis, il avait filé et tourné dans l'avenue qui rejoignait le périphérique. Il filait aussi de mes pensées. Je tournerai bientôt dans ma rue, j'aperçus déjà ma majestueuse demeure rose pâle et blanche, entourée de sa clôture verte, gardée par l'imposant portail en fer forgé. Le pousser et le refermer doucement pour ne pas déranger maman avec le bruit du fer tremblant, puis aller dans la cuisine pour lui dire bonjour. Prendre une part de cake qu'elle avait dû faire ce matin, entre la lessive, passer l'aspirateur et son feuilleton distrayant qu'elle ne voulait manquer sous aucun prétexte.

Et puis venait alors le temps de l'inchangeable dialogue qui prenait différentes variantes selon la saison ou

le temps qu'il faisait et qu'on échangeait et répétait chaque jour pour une scène qui ne serait jamais jouée en public.

— Bonjour, ma chérie ! Comment s'est passée ta journée ? pérerait-elle invariablement, avec un sourire exagéré, extrayant du frigidaire les ingrédients du repas du soir qu'il fallait préparer.

— Bonjour, maman. Oui, tout s'est bien passé, j'ai eu un dix-neuf en français pour ma rédaction, m'occupai-je de répondre, pendant que je coupai délicatement une tranche de gâteau.

Et puis elle continuait, tantôt courgettes, tantôt filets de poisson dans les mains, embaumant l'atmosphère de nouvelles fragrances alimentaires au gré de ses mouvements :

— C'est bien. Comment est ton nouveau professeur d'éducation musicale ?

J'avais oublié que je lui avais annoncé la retraite de monsieur Malzieu et me mis derechef à penser à celui qui l'avait remplacé, à ses cheveux en bataille et son attitude négligée. Maman ferait sans doute un scandale auprès de l'Éducation Nationale si elle apprenait cela. Pour elle, monsieur Bukater ne serait pas un bon professeur du simple fait de son apparence physique quelque peu négligée, et elle trouverait bien quelques arguments à fournir au proviseur pour le faire licencier. Ma génitrice ne savait pas que les apparences pouvaient être trompeuses.

Malgré tout, j'aimais bien monsieur Bukater et je n'avais encore aucune raison de le descendre. Je me contentai seulement d'informer ma mère comme cela :

— Le remplaçant s'appelle monsieur Bukater, il est plus jeune que monsieur Malzieu, mais je pense qu'il va bien appliquer le programme jusqu'à la fin de l'année. C'est quelqu'un de sérieux.

Ma mère sembla ravie et commença à couper ses courgettes en dés, de forme parfaitement carrée, comme calculée à l'équerre. Dernière étape : proférer la phrase qui, coûte que coûte, ne changeait pas d'un iota chaque jour :

— Je vais faire mes devoirs.

À partir de là, je n'attendais plus de réponse, il ne me restait qu'à gravir les escaliers et enfin, entrer dans ma chambre.

Maman s'appelait Chantal De Villiers. C'était une belle femme, il fallait le dire, d'une quarantaine d'années, qui faisait bon usage de crèmes antirides et teintures pour cheveux. C'était tout juste si elle n'avait pas des parts et des actions chez L'Oréal ! Certaines mères sentaient bon, leur odeur rassurante rappelant les câlins de l'enfance. La mienne ne sentait que le parfum synthétique des grandes maisons cosmétiques, une émanation qui n'était pas la sienne, impersonnelle. C'était d'elle que j'avais hérité de la couleur de mes cheveux. À présent, elle avait préféré se teindre en blonde, jugeant le roux comme une couleur trop voyante pour une femme comme elle. Au Moyen-âge, il paraît que les femmes aux cheveux flamboyants étaient systématiquement considérées comme des sorcières et qu'on les brûlait. Sans doute ne voulait-elle pas connaître le même sort... Elle était toujours bien habillée et maquillée, que ce soit pour faire le ménage ou recevoir du monde. À ma connaissance, elle n'avait jamais rien fait d'autre de sa vie que de tenir notre foyer et de ranger les affaires de mon père, du temps où il était encore désordonné. Ce n'était pas pour autant qu'elle

n'avait pas de grandes ambitions professionnelles pour mon petit frère, Timour, et moi.

J'expédiai au plus vite mes devoirs, afin de pouvoir prendre mon violon et courir au fond de notre vaste jardin. Aujourd'hui, je n'avais pas pu avancer dans ma sonate à cause de monsieur Bukater et de plein d'autres choses, aussi. Il y avait des jours comme cela, où l'inspiration n'était pas au rendez-vous, où je n'étais pas disposée à la création. Je laissai passer, énervée contre moi-même. Le meilleur remède à cela, c'était la musique. Je me rendis alors au fond du jardin familial, en compagnie de mon violon et de quelques partitions pour faire bonne figure. Je savais que ma mère m'observait depuis la véranda, afin de savoir si je travaillais bien mes exercices du Conservatoire. Ce soir, même si je jouai pour plus de papillons que d'habitude et que quelques roses s'étaient ouvertes pendant la journée, transmettant à l'air ambiant leur doux parfum sucré, je n'arrivai pas à me concentrer et à jouer ce que je voulais. Je fis des fausses notes surtout, ce qui transcrivait souvent mes doutes ou mes chagrins. J'en eus marre, je n'arrivai pas à me comprendre : j'avais passé ma journée à penser à mon nouveau professeur et ce que j'avais échangé avec lui. Pourquoi cela me troublait-il autant ? Il n'y avait rien d'exceptionnel ni de mal, après tout ! Allais-je vraiment m'extasier devant chaque échange que j'aurais avec une tierce personne, par la suite ? Cela allait me faire du tort lorsque j'essaierai de franchir les portes du prestigieux monde de la musique classique, comme dans le monde en général. Il fallait que je me rende à l'évidence : je ne pourrais pas continuer à éviter tout contact relationnel avec mes semblables éternellement, à mon grand désespoir. J'envoyai alors balader les exercices donnés par mon professeur du Conservatoire et laissai mes mains se faire guider par mon imagination.

Je me défoulai sur mon archet, frottai mes cordes jusqu'à les tordre. On aurait dit une marche funèbre. J'enviai

alors ceux qu'on appelait les *rockeurs*, avec leurs guitares électriques, pouvant produire un gros son et se défouler aisément, bien que je n'affectionne guère ce genre de musique, mais je respectai du fait que cela fait partie de l'Art holistique qu'était la musique. Ma rébellion interne fut interrompue par l'incontestable appel de maman pour me dire que le dîner était prêt.

Je mangeai sans entrain mon gratin de courgettes et mes filets de sole en papillote. Personne ne sembla remarquer que je n'étais pas dans mon assiette. Timour, mon cadet de huit ans, raconta ses dernières frasques à l'école, ce qui énerva maman qui finit, au dessert – de la tarte au citron faite maison – par l'envoyer dans sa chambre. Je parvins quand même à lancer un regard complice à mon frère, avant de replonger dans ma morosité incompréhensible. Papa n'était pas encore rentré de son travail. Il finissait souvent tard le soir en fin de semaine, pour finir les dernières maquettes et les croquis. Je ne le verrai pas ce soir.

Mon père était un architecte de renom. Je l'aimais d'un amour filial pur. Je m'entendais d'ailleurs mieux avec lui qu'avec ma mère. Je pensais que, lui aussi, se sentait un peu prisonnier de cette vie de luxe, mais il n'osait pas le dire, de crainte d'être mal perçu. On se comprenait implicitement. C'était lui qui m'avait donné la passion de la musique, insisté pour que je prenne des cours de violon. Maman, quant à elle, avait juste approuvé mielleusement, retournant trop vite à son repassage. Elle était comme ça, bien dans son petit bonheur, ne voulant se frotter à aucune subtilité que pourrait offrir la vie. Elle n'aimait pas créer. Elle préférait le *préconçu*, comme ses idées.